

Petite Revue Illustrée

PAR LE REVEUR

Si une seule hirondelle ne fait pas le printemps, peut-être bien en est-il autrement de tout un vol de chapeaux de femmes, de ces chapeaux d'été aux rubans flottants comme des plumes d'oiseaux de paradis. On ne voit que de ça, depuis quelques jours, dans les vitrines de nos établissements de modistes. Salut à ces oiseaux précurseurs de la belle saison ! Le terme d'oiseaux les qualifie d'autant mieux qu'ils portent cette année plus de plumes que l'an passé.

Pour l'astronomie, le printemps ne commence tout de même qu'à l'instant où le soleil arrive au point d'intersection de l'écliptique et de l'équateur. En d'autres termes, il ne commence qu'à l'instant où le soleil entre dans le signe du Bélier (20 mars) et finit à l'instant où il sort de celui des Gémeaux (21 juin). Pour le commerce, il commence avec les premiers dégels, qui mettent du fumier sur les rues, de l'eau sur les trottoirs, des parapluies aux mains des piétons, des préparatifs de déménagement dans les ménages ouvriers. Pour la poésie — du moins au Canada — il commence avec la sensation d'effluves atmosphériques venus on ne sait d'où, et plus doux encore à l'esprit qu'à la peau ; il commence avec la réapparition des orgues de Barbarie venues d'Italie et avec les amours des moineaux venus d'Angleterre. Astronomiquement, non, mais commercialement et poétiquement parlant, nous sommes en plein printemps.

Que faire en un gîte à moins que l'on ne songe, surtout s'il y fait assez froid pour se croire en hiver. Je songe à l'intérêt que pourraient offrir, sous le rapport historique ou scientifique, ces signes précurseurs du printemps dont on ne voit généralement que le côté commercial ou poétique.

Il fut un temps où les femmes pas plus que les hommes ne portaient de chapeaux. Les Grecques et les Romaines, par exemple, ne connurent comme coiffure que le voile, conservé par les femmes turques. L'origine première du chapeau est le capuchon qui accompagnait la chape ; c'était une simple calotte de velours, de drap ou de feutre, qui s'attachait sous le menton par deux cordons. Cela s'appelait un chapel. Le passage suivant d'un compte de la première moitié du XIV^e siècle montre quel luxe on y déployait déjà :

"Baillez à Kathelot, la chapelière, pour un chapel de bièvre (castor), fourré d'armes, couvert dessus d'un rosier dont la tige estoit groupée d'or de Chippre, de grosses perles de compte et de grenats, et les roses faites et ouvrées de grosses perles ; et par les costés avait deux grandes quin-

feuilles d'or soudé, semées de grosses perles, de grenats, de pierres esmaillées, et par dessus le chapel, en haut avait un dauphin fait d'or, tournant à vis sur un tuyau d'argent ; lequel chapel, garni de boutons, de perles rondètes et menues, et orfroirées de bisète d'or, de pîtes et de grosses perles monsieur le Dauphin commanda à l'argentier."

En 1784, la mode des chapeaux de paille étant venue d'Italie, les femmes de l'aristocratie en France voulurent en porter, et le bonnet fut abandonné aux femmes du peuple. Mais que de formes diverses, que d'ornements variés, souvent bizarres, sur les nouveaux chapeaux ! La mode en changea dix-sept fois dans l'espace de deux ans.

Aux chapeaux de paille succédèrent, peu de temps avant la Révolution, les petits chapeaux de soie ornés de plumes et de fleurs, et coquettement inclinés sur le côté de la tête, dit l'historien des "Modes et des Parures" ; mais cette forme décente et modeste ne pouvait pas être de longue durée, et les femmes, toujours avides de nouveautés, s'avisèrent de porter des chapeaux dont les dimensions et les ornements étaient d'un goût plus que douteux. C'est alors qu'on vit apparaître le chapeau "à la Belle Poule", coiffure gigantesque représentant un vaisseau avec tous ses agrès et apparaux, voire ses canons en batterie.

Le Directoire renchérit encore sur les excentricités des chapeaux du règne de Louis XVI.

Sous l'Empire, sous la Restauration, sous Louis-



ne sept à huit cents personnes dévorées annuellement.

On ne doit pas ignorer que c'est le colonel Rhodes qui a introduit les moineaux au Canada, voilà une trentaine d'années ; ces moineaux pillards, paillards, criards, violents, querelleurs, insolents, gourmands, voleurs, polissons, qui vous narquent et vous insultent en leur langage de pierrots.

Le moineau est le type d'un grand genre de la famille des passereaux. Les oiseaux que l'on recueille sous ce nom sont maintenant répandus sur tous les continents et forment des associations nombreuses qui exploitent en troupe les lieux qu'ils habitent. Ils s'attachent à l'homme et le suivent jusqu'au milieu de ses villes, non certes par affection pour lui, mais parce qu'ils savent qu'ils trouveront dans ses champs, dans ses jardins et dans les rues qu'il habite, une abondante et facile nourriture.

Pendant un grand nombre d'années, on a cherché à élucider la difficile question relative au rôle de nos moineaux dans l'agriculture. Les observations ont été nombreuses, les discussions interminables, et les statistiques ont accumulé bien des chiffres, sans qu'une solution précise ait été obtenue. Si, d'une part, les accusateurs des moineaux prouvaient que ceux-ci dévoraient les minots de blé par centaines et par milliers, les défenseurs, d'un autre côté, faisaient le compte des chenilles au moyen desquelles chaque couple de moineaux nourrit ses nombreuses couvées, et ne portaient pas à moins de centaines de mille le chiffre des insectes ainsi détruits chaque année. De cette discussion, comme de beaucoup d'autres, il résulte qu'il faut se prémunir contre les partis-pris et les conclusions extrêmes, et qu'il s'agit simplement ici de conserver un juste équilibre entre une multiplication exagérée de ces oiseaux et une extinction totale ou approximative, par la raison, que ces deux mesures seraient également préjudiciables à l'agriculture.

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que les moineaux ne rachètent leurs défauts, très nombreux, par aucune qualité réellement agréable. Leur plumage est terne, leur voix sèche et aiguë, et, dans ce dernier cas, étourdissante, surtout quand ils piaillent de concert.

Les moineaux s'accouplent de bonne heure et sont très féconds. Ils font au moins deux ou trois pontes par an, chacune de cinq à sept oeufs.

LE REVEUR.

Songe, Mensonge.

Il n'y a de neuf que ce qui est oublié.

Il n'y a dans le monde que des commencements.



Philippe, les chapeaux de femme ne furent guère qu'un prétexte à combiner le velours, la soie, les fleurs, les rubans et les dentelles.

De nos jours, le goût est plutôt, comme ornements de chapeaux, aux fruits et aux plumes.

L'invention du parapluie comme celle du parasol se perd dans la nuit des temps ; on l'attribue diversément aux Chinois, aux Assyriens et aux Egyptiens. Ce complément de la toilette printanière n'est connu en Occident que depuis 300 ans.

Le parapluie, quand il est d'une certaine grosseur, est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux ; du bourgeois, de M. Prud'homme. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solide, bien solennel, un riflard bien conditionné.

Élegant de forme, le parapluie peut être considéré, dans certains milieux, comme engin de séduction. De couleur blanche, il est une arme défensive des plus efficaces... contre les tigres. Il suffit de l'ouvrir et de le fermer brusquement sous le nez du fauve pour mettre en déroute le tigre le plus hardi. C'est du moins ce que racontent les voyageurs qui ont parcouru la province de Singapour, dans l'Inde, province où il y a autant de tigres que d'habitants, et où l'on compte en moyen-

